

CHAPEAU!

Par LAURENT DOMBROWICZ

Pas de hasard si le célèbre chapelier britannique dédie sa dernière collection à Paris. Rencontre avec Stephen Jones, un créateur qui n'a pas la grosse tête.



Lorsque l'on parle de chapeaux et de royautés, il n'y a qu'un monarque et c'est lui. Tour à tour punk, néo-romantique, blitz kid puis dandy, Stephen Jones coiffe (et décoiffe) tout ce qui compte depuis plus de quarante ans. Son OBE reçu des mains du prince Charles témoigne de ce que la mode britannique – et mondiale! – lui doit. Seul garçon de sa classe lorsqu'il rejoint la Saint Martins School of Art en 1975, il s'est construit un parcours aussi atypique que prestigieux. Accompagnant bon nombre des grands noms de la mode des années 1980 à aujourd'hui (Jean-Paul Gaultier, Thierry Mugler, Comme des Garçons, Walter van Beirendonck, John Galliano, etc.), il est également responsable du département chapeaux pour la maison Dior depuis plus de deux décennies. Autant dire que l'Eurostar, c'est son Vélip' à lui! Pour l'automne-hiver 2024/2025, le modeste modiste a intitulé sa collection "A muse à Paris", véritable cri d'amour pour la capitale française. Rencontre façon *tea for two*.

CitizenK International : Quelle est l'historique de votre relation avec Paris ?

Stephen Jones : Paris est ma seconde maison. C'est le centre de la mode. C'est aussi l'endroit où j'ai construit ma carrière. Le Paris dont je parle est plus souvent un Paris rêvé que la stricte réalité. Non pas que j'aie un problème avec la réalité mais comme toute personne extra-continentale, l'évocation de la France, Paris et la place Vendôme installe immédiatement

un certain niveau et la manière dont vous vous situez par rapport à lui.

Vous m'avez déjà dit que l'escalier de chez Dior avenue Montaigne était pour vous le centre du monde...

C'est amusant de penser que les escaliers des grandes maisons françaises sont en quelque sorte les portes du paradis. Celui de chez Chanel avec ses miroirs ou celui de Schiaparelli qui mène aux fantastiques salons. Chez Dior, vous montez ces escaliers tendus de gris, entouré de toutes ces photographies de personnes extraordinaires qui les ont montés avant vous. Alors oui, c'est comme se présenter à saint Pierre ou, pour être plus prosaïque, montrer votre passeport pour vous rendre dans un autre pays, dans un "ailleurs".

En termes de style, on a souvent opposé Paris à Londres, les Français aux Anglais.

Est-ce que cela a du sens pour vous ?

Totalement! Si on évoque la mode en Europe, pour les Italiens, c'est le produit qui compte, pour les Anglais, c'est le point de vue et à Paris, ce serait plutôt l'allure et la sensation que vous procure un vêtement.

→
Modèle MLLE

↓
Modèle NCE

↙
Stephen Jones himself
photographié par le
Studio Harcourt



Comment arrivez-vous à trouver un juste équilibre entre votre vie à Londres et celle à Paris ?

Je ne suis pas certain d'y arriver (*rires*). Quand je suis dans l'une des deux villes, je reste en communication constante avec l'autre. Je *zoom*e avec A pendant que je *factime* avec B! Mon passeport spécial de 50 pages qui était censé durer dix ans s'est rempli en à peine dix-huit mois.

Quelles ont été les inspirations de votre dernière collection "A Muse à Paris" ?

J'ai été avant tout inspiré par Sibylle de Saint Phalle, qui a travaillé avec moi au milieu des années 1980 et m'a présenté les plus grands créateurs de cette époque.

À la fin de l'année, le palais Galliera présentera une exposition monographique consacrée à votre carrière. Rentrer au musée de son vivant, cela n'arrive pas tous les jours, même pour les très grands créateurs. Quel est votre ressenti ?

Je ne sais pas encore. Reposez-moi la question après! Mais jamais je n'aurais cru que cela m'arriverait un jour. Si on prend les choses avec le sourire, on pourrait considérer cela comme la fin de quelque chose, un point d'orgue. Ou en tous cas, l'ouverture d'un nouveau chapitre ●

PHOTO: STUDIO HARCOURT

PHOTOS: D.R.